

Exceptez-en un point qui fait seul tous mes biens,
Je ne changerais pas mes feux contre les siens.
Puisqu'il n'était qu'ami, je le surpasse en zèle;
Et mon amour vaut bien l'amitié la plus belle:
Je n'en puis relâcher. N'engagez point mon cœur
A tenter les moyens d'en être le vainqueur:
Je me l'arracherais, et vous en seriez cause.

Moi cesser d'être amant! et puis-je être autre chose?
Puis-je trouver en vous ce que j'ai tant loué;
Et vouloir pour ami sans plus être avoué?
Non, Clymène, ce bien, encor qu'inestimable,
N'a rien de votre part qui me soit agréable:
D'une autre que de vous je pourrais l'accepter;
Mais quand vous me l'offrez, je dois le rejeter.
Il ne m'importe pas que d'autres en jouissent;
Gardez votre présent à ceux qui me haïssent:
Aussi bien ne m'est-il réservé qu'à demi.
Dites, me traitez-vous encor comme un ami?
Tâchez-vous de guérir mon cœur de sa blessure?
On dirait que ma mort vous semble trop peu sûre.
Depuis que je vous vois, vous m'offrez tous les jours
Quelque nouveau poison forgé par les Amours.
C'est tantôt un clin d'œil, un mot, un vain sourire,
Un rien; et pour ce rien nuit et jour je soupire!
L'ai-je à peine obtenu, vous y joignez un mal
Qu'après moi l'on peut dire à tous amants fatal.
Vous me rendez jaloux; et de qui? Quand j'y songe,
Il n'est excès d'ennuis où mon cœur ne se plonge.
J'envie un rival mort! M'ajoutera-t-on foi
Quand je dirai qu'un mort est plus heureux que moi?
Cependant il est vrai. Si mes tristes pensées
Vous sont avec quelque art sur le papier tracées,
Cléandre, dites-vous, avait cet art aussi.
Si par de petits soins j'exprime mon souci,
Il en faisait autant, mais avec plus de grâce.
Enfin, si l'on vous croit, en rien je ne le passe.
Vous vous représentez tout ce qui vient de lui,
Tandis que dans mes yeux vous lisez mon ennui.
Ce n'est pas tout encor: vous voulez que je voie
Son portrait, où votre âme a renfermé sa joie.
Remarquez, me dit-on, cet air rempli d'attraits:
J'en remarque après vous jusques aux moindres traits.
Je fais plus: je les loue, et souffre que vos larmes
Arrosent à mes yeux ce portrait plein de charmes.
Quelquefois je vous dis: C'est trop parler d'un mort.
A peine on s'en est tu, qu'on en reparle encor.
Je porte, dites-vous, malheur à ceux que j'aime:
Le ciel, dont la rigueur me fut toujours extrême,
Leur fait à tous la guerre, et sa haine pour moi
S'étendra sur quiconque engagera ma foi.
Mon amitié n'est pas un sort digne d'envie:
Cléandre, tu le sais, il t'en coûte la vie.
Hélas! il m'a longtemps aimée éperdument:

En présence des dieux il en faisait serment.
Je n'ai réduit son feu qu'avec beaucoup de peine.
Si vous l'avez réduit, avouez-moi, Clymène,
Que le mien, dont l'ardeur augmente tous les jours,
Mieux que celui d'un mort mérite vos amours.

VI. — POUR M. L. C. D. C. EN CAPTIVITÉ.

A IRIS.

Vous demandez, Iris, ce que je fais:
Je pense à vous, je m'épuise en souhaits.
Être privé de les dire moi-même,
Aimer beaucoup, ne point voir ce que j'aime,
Craindre toujours quelque nouveau rival,
Voilà mon sort. Est-il tourment égal?
Un amant libre a le ciel moins contraire;
Il peut vous rendre un soin qui vous peut plaire;
Ou, s'il ne peut vous plaire par des soins,
Il peut mourir à vos pieds tout au moins.
Car je crains tout; un absent doit tout craindre.
Je prends l'alarme aux bruits que j'entends feindre.
On dit tantôt que votre amour languit;
Tantôt, qu'un autre a gagné votre esprit.
Tout m'est suspect, et cependant votre âme
Ne peut sitôt brûler d'une autre flamme.
Je la connais; une nouvelle amour
Est chez Iris l'œuvre de plus d'un jour.
Si l'on m'aimait! je suis sûr que l'on m'aime.
Mais m'aimait-on? voilà ma peine extrême.
Dites-le-moi, puis le recommencez.
Combien? cent fois. Non! ce n'est pas assez.
Cent mille fois? Hélas! c'est peu de chose.
Je vous dirai, chère Iris, si je l'ose,
Qu'on ne le croit qu'au milieu des plaisirs
Que l'hyménée accorde à nos desirs.
Même un tel soin là-dessus nous dévore,
Qu'en le croyant on le demande encore.

Mais c'est assez douter de votre amour.
Doutez-vous point du mien à votre tour?
Je vous dirai que toujours même zèle,
Toujours ardent, toujours pur et fidèle,
Règne pour vous dans le fond de mon cœur.
Je ne crains point la cruelle longueur
D'une prison où le sort vous oublie,
Ni les vautours de la mélancolie;
Je ne crains point les languissants ennuis,

¹ Racine le fils a imité ce vers, et il a dit, en parlant des biens de la grâce:

Par des vœux enflammés mon âme les implore,
Et quand je les reçois je les demande encore.

Les sombres jours, les inquiètes nuits,
Les noirs moments, l'oisiveté forcée,
Ni tout le mal qui s'offre à la pensée
Quand on est seul, et qu'on ferme sur vous
Porte sur porte, et verrous sur verrous.
Tout est léger. Mais je crains que votre âme
Ne s'attîdisse et s'endorme en sa flamme,
Ou ne préfère, après m'avoir aimé,
Quelque amant libre à l'amant enfermé.

ODES.

ODE ANACRÉONTIQUE I.

'A MADAME LA SURINTENDANTE',

SUR CE QU'ELLE EST ACCOUCHÉE AVANT TERME, DANS LE
CARROSSE, EN REVENANT DE TOULOUSE.

1658.

Puis-je ramentevor¹ l'accident plein d'ennui
Dont le bruit en nos cœurs mit tant d'inquiétudes?
Aurai-je bonne grâce à blâmer aujourd'hui
Carrosses en relais, chirurgiens un peu rudes?

Fallait-il que votre œuvre imparfait fût laissée?
Ne le deviez-vous pas rapporter de Toulouse?
A quoi songeait l'amour qui l'avait commencé?
Et sont-ce là des traits de véritable épouse?

Ne quittant qu'avec peine un mari par trop cher,
Et le voyant partir pour un si long voyage,
Vous le voulûtes suivre, il ne put l'empêcher;
De vos chastes amours vous lui dûtes ce gage.

Dites-nous s'il devait être fille ou garçon,
Et si c'est d'un Amour, ou si c'est d'une Grâce
Que vous avez perdu l'étoffe et la façon,
A quelque autre poupon laissant libre la place.

Pour tous les fruits d'hymen qui sont sur le métier,
Carrosses en relais sont méchante voiture.
Votre poupon, au moins, devait avoir quartier:
Il était digne, hélas! de plus douce aventure.

Vous l'auriez achevé sans qu'il y manquât rien,
De Grâce et d'Amours étant bonne ouvrière.

¹ Marie-Madeleine Castille Villemareuil, seconde femme de Fouquet.

² Rappeler à la mémoire. Mot déjà vieux du temps de La Fontaine. On le trouve cependant encore employé dans Molière.

Dieu ne l'a pas voulu peut-être pour un bien;
Aux dépens de nos cœurs il eût vu la lumière.

Olympe, assurément vous auriez mis au jour
Quelque sujet charmant, et peut-être insensible.
Votre sexe ou le nôtre en serait mort d'amour:
Mais nous ne gagnons rien; c'est un sort infallible.

Ce miracle ébauché laisse ici frère et sœur¹.
Chez vous, mâle et femelle il en est une bande:
Un seul étant perdu ne nous rend point nos cœurs;
De ceux qui sont restés la part sera plus grande.

II. — POUR LA PAIX².

JUILLET 1659.

Le noir démon des combats
Va quitter cette contrée;
Nous reverrons ici-bas
Régner la déesse Astrée.

La paix, sœur du doux repos,
Et que Jules va conclure³,
Fait déjà refleurir Vaux;
Dont je tire un bon augure.

S'il tient ce qu'il a promis,
Et qu'un heureux mariage
Rende nos rois bons amis,
Je ne plains pas son voyage.

Le plus grand de mes souhaits
Est de voir, avant les roses,
L'infante avecque la paix;
Car ce sont deux belles choses.

O paix! infante des cieux,
Toi que tout heur⁴ accompagne,
Viens vite embellir ces lieux
Avec l'infante d'Espagne.

¹ Madeleine Castille de Villemareuil eut de Fouquet quatre enfants: une seule fille, mariée à Crussol d'Uzes, marquis de Monsalès; trois fils, Nicolas Fouquet, comte de Vaux, mort en 1705; Armand Fouquet, qui se fit oratorien; Louis Fouquet, marquis de Belle-Ile, qui fut le père du maréchal de Belle-Ile.

² Sur la paix des Pyrénées, qui se négociait alors. Voyez l'histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine, troisième édition, 1824, in-8°, p. 65.

³ La paix des Pyrénées, qui se traitait, et qui n'était point encore conclue.

⁴ Heur, bonne fortune, sort favorable. Ce mot, souvent employé par Corneille et Molière, était déjà vieux de leur temps.

Chasse des soldats gloutons
La troupe fière et hagarde,
Qui mange tous mes moutons,
Et bat celui qui les garde.

Délivre ce beau séjour
De leur brutale furie,
Et ne permets qu'à l'Amour
D'entrer dans la bergerie.

Fais qu'avecque le berger
On puisse voir la bergère,
Qui coure d'un pied léger,
Qui danse sur la fougère,

Et qui, du berger tremblant
Voyant le peu de courage,
S'endorme ou fasse semblant
De s'endormir à l'ombrage.

O paix ! source de tout bien,
Viens enrichir cette terre,
Et fais qu'il n'y reste rien
Des images de la guerre.

Accorde à nos longs désirs
De plus douces destinées ;
Ramène-nous les plaisirs,
Absents depuis tant d'années.

Étouffe tous ces travaux,
Et leurs semences mortelles :
Que les plus grands de nos maux
Soient les rigueurs de nos belles ;

Et que nous passions les jours
Étendus sur l'herbe tendre,
Prêts à conter nos amours
A qui voudra les entendre.

III. — POUR MADAME ¹.

1661.

Pendant le cours des malheurs
Qu'enfante une longue guerre,
L'Olympe, ému de nos pleurs,
Voulut consoler la terre ;
Il fit naître la beauté

¹ Henriette d'Angleterre, fille de Charles I^{er}, roi d'Angleterre. Elle avait épousé Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, le 31 mars 1661. Voyez ci-après la lettre que la Fontaine écrivit à Fouquet, en lui envoyant cette ode.

Qui tient Philippe arrêté,
Beauté sur toutes insigne :
D'un présent si précieux
Si la terre était indigne,
C'est un don digne des cieus.

Des trésors du firmament
Cette princesse se pare,
Et les dieux, en la formant,
N'ont rien produit que de rare ;
Ils ont rendu ses appas
L'ornement de nos climats,
Et la gloire de notre âge.
Le conseil des immortels
Augmenta par cet ouvrage
Les honneurs de ses autels.

Elle reçut la beauté
De la reine de Cythère,
De Junon la majesté,
Des Grâces le don de plaire ;
L'éclat fut pris du Soleil,
Et l'Aurore au teint vermeil
Donna les lèvres de roses :
Lorsque d'un mélange heureux
Le ciel eut uni ces choses,
Il en devint amoureux.

La Tamise sur ses bords
Vit briller et disparaître
Le riche amas des trésors
Qu'à peine elle avait vus naître ;
Elle eut honte qu'un objet,
De tant de vœux le sujet,
Cherchât une autre demeure :
Heureuse, si pour toujours
Le ciel eût à la même heure
Cessé d'éclairer son cours !

Les Anglais virent partir
La princesse et tous ses charmes,
Sans qu'elle pût consentir
Qu'on la rendit à leurs larmes :
Ces peuples avant ce jour,
Glorieux de son séjour,
Se croyaient seuls dignes d'elle ;
Ils le croyaient vainement,
Car la France est d'une belle
Le véritable élément.

Bientôt, selon nos désirs,
Nous en devinmes les hôtes ² ;

² Henriette naquit le 16 juin 1644, à Exeter en Angleterre, au milieu des guerres civiles. Dix-sept jours après sa naissance,

Une troupe de Zéphyr
L'accompagna dans nos côtes :
C'est ainsi que vers Paphos
On vit jadis sur les flots
Voguer la fille de l'onde ;
Et les Amours et les Ris,
Comme gens d'un autre monde
Étonnèrent les esprits.

Telle vint en ce séjour
La merveille que je chante :
Elle crût, et notre cour
Reprit sa face riante :
Autant que Mars florissait,
Amour alors languissait,
Levant à peine les ailes ;
L'astre né chez les Anglois,
A la honte de nos belles,
Le rétablit dans ses droits.

Que de princes amoureux
Ont brigué son hyménée !
Elle a refusé leurs vœux ;
Pour Philippe elle était née :
Pour lui seul elle a quitté
Le Portugais indompté,
Roi des terres inconnues,
Le voisin du fier croissant,
Et de nos Alpes chennues
Le monarque florissant ¹.

Philippe est un bien si doux,
Que c'est le seul qui l'enflamme :
Sous les cieus que voyons-nous
Qui soit du prix de son âme ?
Les héritières des rois
Ont souhaité mille fois
D'en faire la destinée ;
C'est un plus glorieux sort
Que de se voir couronnée
Reine des sources de l'or ².

sa mère, fille de Henri IV, fut obligée de chercher un asile en France : elle se retira dans le monastère de la Visitation de Chaillot, où Henriette fut élevée.

¹ Il paraît, d'après cette strophe, que la main d'Henriette fut demandée par Alphonse-Henri, roi de Portugal, qui approchait de sa majorité ; par l'empereur d'Autriche, alors âgé de vingt-un ans, et par Charles-Emmanuel, duc de Savoie, qui avait vingt-six ans. Madame de la Fayette, dans sa vie d'Henriette d'Angleterre, ne fait aucune mention de ces particularités, qui peut-être seraient ignorées sans cette ode de la Fontaine. On sait seulement qu'Anne d'Autriche parut désirer pendant quelque temps que Louis XIV épousât la princesse d'Angleterre ; mais il paraît qu'il la trouva trop jeune. S'il la refusa pour femme, elle lui plut beaucoup comme belle-sœur.

² C'est-à-dire du Brésil, d'où les Portugais tirent beaucoup d'or.

Mais si son cœur est d'un prix
Pour qui la terre est petite,
L'objet dont il est épris
N'est pas d'un moindre mérite ;
Si sa beauté le surprit,
Des grâces de son esprit
De jour en jour il s'enflamme ;
La princesse tient des cieus
Du moins autant par son âme
Que par l'éclat de ses yeux.

Ils sont joints ces jeunes cœurs
Qui du ciel tirent leur race :
Puissent-ils être vainqueurs
Des ans par qui tout s'efface !
Que de leurs désirs constants
Dure à jamais le printemps
Rempli de jours agréables !
O couple aussi beau qu'heureux !
Vous serez toujours aimables :
Soyez toujours amoureux.

Que de vous naisse un héros
Dont les palmes immortelles
Ne donnent aucun repos
Aux nations infidèles :
Que ce fruit de vos amours
Égale aux herbes leurs tours,
Mette leurs villes en cendre ;
Et puisse un jour l'univers
Devoir un autre Alexandre
Au Philippe de mes vers !

IV. — AU ROI.

POUR M. FOUQUET ¹.

1665.

Prince qui fais nos destinées,
Digne monarque des François,
Qui du Rhin jusqu'aux Pyrénées
Portes la crainte de tes lois,
Si le repentir de l'offense
Sert aux coupables de défense

¹ La rigueur avec laquelle on traitait Fouquet dans sa prison fit comprendre à ses amis qu'on ne pouvait espérer pour lui de pardon du roi, et qu'on serait trop heureux si l'on parvenait à sauver ses jours. C'est dans cet esprit que cette ode fut composée ; mais on verra ci-après, par une lettre de la Fontaine à Fouquet, que celui-ci n'en était pas satisfait, parce que sa grande âme se révoltait à la seule idée d'avouer qu'il était coupable, et de demander pour lui la conservation de sa vie comme une grâce.

Près d'un courage généreux,
Permet qu'Apollon t'importune,
Non pour les biens de la fortune,
Mais pour les jours d'un malheureux.

Ce triste objet de ta colère
N'a-t-il point encore effacé
Ce qui jadis t'a pu déplaire
Aux emplois où tu l'as placé ?
Depuis le moment qu'il soupire,
Deux fois l'hiver en ton empire
A ramené les aquilons ;
Et nos climats ont vu l'année,
Deux fois de pampre couronnée,
Enrichir coteaux et vallons.

Oronte seul, ta créature,
Languit dans un profond ennui,
Et les bienfaits de la nature
Ne se répandent plus pour lui.
Tu peux d'un éclat de ta foudre
Achever de le mettre en poudre :
Mais si les dieux à ton pouvoir
Aucunes bornes n'ont prescrites,
Moins ta grandeur a de limites,
Plus ton courroux en doit avoir.

Réserve-le pour des rebelles :
Ou, si ton peuple t'est soumis,
Fais-en voler les étincelles
Chez tes superbes ennemis.
Déjà Vienne est irritée
De ta gloire aux astres montée ;
Ses monarques en sont jaloux :
Et Rome t'ouvre une carrière
Où ton cœur trouvera matière
D'exercer ce noble courroux.

Va-t'en punir l'orgueil du Tibre ;
Qu'il se souvienne que ses lois
N'ont jadis rien laissé de libre
Que le courage des Gaulois ;

¹ Le traité entre la France, l'Angleterre, et la Hollande, dans le dessein d'abaisser la maison d'Autriche, fut conclu à la fin de l'année 1662.

² Le duc de Créqui, ambassadeur de France, fut insulté par les gardes du corps du pape, le 20 août 1662. Louis XIV se saisit d'Avignon, et força le saint-père à lui envoyer son neveu le cardinal Chigi pour lui faire des excuses, à bannir les gardes du corps à perpétuité, et à élever à Rome, vis-à-vis de leur ancien corps de garde, une pyramide, avec une inscription qui contenait les articles de la satisfaction exigée. Voyez la relation de tout ce qui se passa entre le pape Alexandre VII et le roi de France, au sujet de l'insulte que les papalins firent au duc de Créqui l'an 1662, dans l'ouvrage intitulé : *L'Origine des cardinaux du saint-siège* ; Cologne, 1670, in-12, p. 293 à 437.

Mais parmi nous sois débonnaire.
A cet empire si sévère
Tu ne te peux accoutumer,
Et ce serait trop te contraindre.
Les étrangers te doivent craindre,
Tes sujets te veulent aimer

L'amour est fils de la clémence ;
La clémence est fille des dieux :
Sans elle toute leur puissance
Ne serait qu'un titre odieux.
Parmi les fruits de la victoire,
César, environné de gloire,
N'en trouva point dont la douceur
A celui-ci pût être égale ;
Non pas même aux champs où Pharsale
L'honora du nom de vainqueur.

Je ne veux pas te mettre en compte
Le zèle ardent ni les travaux
En quoi tu te souviens qu'Oronte
Ne cédait point à ses rivaux.
Sa passion pour ta personne,
Pour ta grandeur, pour ta couronne,
Quand le besoin s'est vu pressant,
A toujours été remarquable ;
Mais si tu crois qu'il est coupable,
Il ne veut point être innocent.

Laisse-lui donc pour toute grâce
Un bien qui ne lui peut durer,
Après avoir perdu la place
Que ton cœur lui fit espérer.
Accorde-nous les faibles restes
De ses jours tristes et funestes,
Jours qui se passent en soupirs.
Ainsi les tiens filés de soie
Puisse se voir comblés de joie,
Même au-delà de tes desirs !

V. — PARAPHRASE DU PSAUME XVII :

Diligam te, Domine.

1670.

Où sont ces troupes animées ?
Où sont-ils ces fiers ennemis ?

¹ La Fontaine composa cette pièce sur la demande du comte de Brienne, afin de l'insérer dans le *Recueil de poésies chrétiennes et diverses* qui avait été composé par ce dernier, mais qui parut en 1671 sous le nom de notre poète. Voyez *L'Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, 3^e édition, 1824, in-8°, p. 212 à 216.

Je les ai vaincus et soumis :
Gloire en soit au Dieu des armées !
Par lui je me vois triomphant ;
Il me protège, il me défend :
Je n'ai qu'à l'invoquer, comme il n'a qu'à m'entendre.
Que de l'aimer toujours louable est le dessein !
Quelle place en mon cœur ne doit-il point prétendre,
Après m'avoir offert un asile en son sein ?

De leur triste et sombre demeure
Les démons, esprits malheureux,
Venaient d'un poison dangereux
Menacer mes jours à toute heure.
Ils entraient jusqu'en mes sujets,
Jusqu'en mon fils, dont les projets
Me font encor frémir de leur cruelle envie ;
Jusqu'en moi-même enfin, par un secret effort :
Et mon esprit, troublé des horreurs de ma vie,
M'a plus causé de maux que l'enfer ni la mort.

Les méchants, enflés de leurs ligues,
Contre moi couraient irrités,
Comme torrents précipités
Dont les eaux emportent les digues ;
Lorsque Dieu, touché de mes pleurs,
De mes soupirs, de mes douleurs,
Arrêta cette troupe à me perdre obstinée.
Ma prière parvint aux temples étoilés,
Parut devant sa face, et fut entérinée :
D'un mot qui fit trembler les citoyens ailés.

Tout frémit : sa voix, qui balance
Les rochers sur leurs fondements,
Alla troubler des monuments
Le profond et morne silence.
Que d'éclairs, sortant de ses yeux,
Et sur la terre et dans les cieux,
Firent étinceler le feu de sa colère !
Que son front en brillait ! qu'il en fut allumé !
Et qu'avecque raison l'un et l'autre hémisphère
Craignit devant les temps d'en être consumé !

N'approche pas ; car notre vue
Ne peut souffrir tant de rayons :
Sans te voir, Seigneur, nous croyons
Que ta présence en est pourvue.
Quoi ! tu viens pour tes alliés !
Les cieux s'abaissent sous tes pieds ;
Les vents, les chérubins, te portent sur leurs ailes :
Et ce nuage épais qui couvre ta grandeur
Veut rendre supportable à nos faibles prunelles
De ton trône enflammé l'éclatante splendeur.

¹ C'est-à-dire ratifiée.

Tel, tu trompas la gent noircie
Dont le Nil arrose les champs,
Quand la foule de ces méchants
Fut par les vagues éclaircie ;
Tel, ton courroux suivi d'éclairs
Fondit sur eux du haut des airs,
Envoya dans leur camp la terreur et la foudre,
Frappa leur appareil d'orages redoublés,
Le brisa comme verre¹, et fit mordre la poudre
Aux tyrans d'Israël sous leurs chars accablés.

Que les tiens ont de privilèges !
La mer fit rempart aux Hébreux,
Noyant les peuples ténébreux
De l'ost² aux têtes sacrilèges.
On vit et furent découverts
Les fondements de l'univers,
Du liquide élément les canaux et les sources,
Le centre de la terre ; et l'enfer, obligé
D'abandonner ces chars à leurs aveugles courses,
Dans ses murs de métal craignit d'être assiégé.

Ainsi les torrents de l'envie
Croyaient m'arrêter en chemin,
Quand tu m'as conduit par la main
En des lieux plus sûrs pour ma vie.
Ainsi montraient leurs cœurs félons
Les Saûls et les Absalons,
Quand tu les as soumis à celui qui t'adore,
Qui pêche quelquefois, mais se repent toujours,
Et qui, pour te louer, n'attend pas que l'aurore
Se lève par ton ordre, et commence les jours.

Oui, Seigneur, ta bonté divine
Est toujours présente à mes yeux,
Soit que la nuit couvre les cieux,
Soit que le jour nous illumine :
Je ne sens d'amour que pour toi ;
Je crains ton nom, je suis ta loi,
Ta loi pure, et contraire aux lois des infidèles ;
Je fuis des voluptés le charme décevant,
M'éloigne des méchants, prends les bons pour modèles,
Sachant qu'on devient tel que ceux qu'on voit souvent.

Non que je veuille en tirer gloire,
Par toi l'humble acquiert du renom,
Et peut des temps et de ton nom
Pénétrer l'ombre la plus noire.
A leurs erreurs par toi rendus,
Sages et forts sont confondus,

¹ VAR. Dans les éditions modernes : *comme un verre*. Mais ce n'est pas une variante : et cette mauvaise leçon est l'ouvrage des éditeurs modernes.

² De l'armée.

S'ils n'ont mis à tes pieds leur force et leur sagesse.
Ce que j'en puis avoir, je le sais rapporter
Au don que m'en a fait ton immense largesse,
Par qui je vois le mal et peux lui résister.

Par toi je vaincrai des obstacles
Dont d'autres rois sont arrêtés;
Plus tard offerts que surmontés,
Ils me seront jeux et spectacles.
Par toi j'ai déjà des mutins,
Dont les cœurs étaient si hautains,
Évités comme un cerf les dents pleines d'envie;
Puis, retournant sur eux, frappé d'un bras d'airain
Ceux qui, d'un œil cruel envisageant ma vie,
Voyaient d'un œil jaloux mon pouvoir souverain.

Qu'ils soient jaloux, il ne m'importe :
D'entre leurs pièges échappé,
J'ai des rebelles dissipé
L'union peu juste et peu forte.
Par mon bras vaincus et réduits,
Un Dieu vengeur les a conduits
Aux châtimens gardés pour les têtes impies.
Leurs desseins tôt conçus se sont tôt avortés,
Et n'ont beaucoup duré leurs sacrilèges vies
Après les vains projets qu'ils avaient concertés.

Cette hydre aux têtes renaissantes,
Prête à mourir de son poison,
A vers le ciel hors de raison
Poussé des clameurs impuissantes;
Ni Bélial, ni ses suppôts,
N'ont su l'assurer du repos.
Aussi n'est-il de dieu que le Dieu que j'adore,
Que le Dieu qui commande à l'une et l'autre gent,
Depuis les peuples noirs jusqu'à ceux que l'Aurore
Éveille les derniers par son cours diligent.

C'est lui qui par des soins propices
Au combat enseigné mes mains,
Qui pour mes pieds fait des chemins
Sur le penchant des précipices;
C'est lui qui comble avec honneur
Mes jours de gloire et de bonheur,
Mon âme de vertus, mon esprit de lumières;
Il me dicte ses lois, me les fait observer;
Jusqu'aux derniers secrets de leurs beautés premières
Ses oracles divins ont daigné m'élever.

Dès qu'il m'aura prêté sa foudre,
Les méchants pour lui sans respect
S'écarteront à mon aspect,
Comme au vent s'écarte la poudre.
Pour fuir ils n'auront qu'à me voir :

Déjà mon nom et mon pouvoir
Sont connus des voisins du Gange et de l'Euphrate;
Israël, redouté de cent peuples divers,
Me craint et m'obéit; et, sans que l'on me flatte,
On me peut appeler le chef de l'univers.

Rendons-en des grâces publiques
Au Dieu jaloux de son renom;
Faisons, en l'honneur de son nom,
Retentir l'air par nos cantiques:
Que ses bienfaits soient étalés,
Peuples voisins et reculés,
Jusqu'aux voûtes du ciel portez-en les nouvelles;
Dites qu'il est un Dieu qui répond à mes vœux,
Et que, m'ayant comblé de grâces immortelles,
Il en réserve encor pour nos derniers neveux.

VI. — TRADUCTION PARAPHRASÉE

DE LA PROSE *Dies iræ*.

1694.

Dieu détruira le siècle au jour de sa fureur.
Un vaste embrasement sera l'avant-coureur;
Des suites du péché long et juste salaire,
Le feu ravagera l'univers à son tour.
Terre et cieux passeront; et ce temps de colère
Pour la dernière fois fera naître le jour.

Cette dernière aurore éveillera les morts :
L'ange rassemblera les débris de nos corps;
Il les ira citer au fond de leur asile.
Au bruit de la trompette, en tous lieux dispersé,
Toute gent accourra. David et la Sibylle
Ont prévu ce grand jour, et nous l'ont annoncé.

De quel frémissement nous nous verrons saisis !
Qui se croira pour lors du nombre des choisis ?
Le registre des cœurs, une exacte balance,
Paraîtront aux côtés d'un juge rigoureux.
Les tombeaux s'ouvriront; et leur triste silence
Aura bientôt fait place aux cris des malheureux.

La nature et la mort, pleines d'étonnement,
Verront avec effroi sortir du monument
Ceux que dès son berceau le monde aura vu vivre.

¹ VAR. Presque toutes les éditions modernes portent :
Ceux que dès son berceau le monde aura vus vivre.

Mais c'est une correction des éditeurs, fondée sur une règle des grammairiens qui souffre beaucoup de difficultés. Elle n'était nullement reconnue au siècle de Louis XIV; et à l'appui de

Les morts de tous les temps demeureront surpris
En lisant leurs secrets aux annales d'un livre
Où même leurs pensers se trouveront écrits.

Tout sera révélé par ce livre fatal;
Rien d'impuni. Le juge, assis au tribunal,
Marquera sur son front sa volonté suprême.
Qui prierai-je en ce jour d'être mon défenseur?
Sera-ce quelque juste? Il craindra pour lui-même,
Et cherchera l'appui de quelque intercesseur.

Roi, qui fais tout trembler devant ta majesté,
Qui sauves les élus par ta seule bonté,
Source d'actes bénins et remplis de clémence,
Souviens-toi que pour moi tu descendis des cieux;
Pour moi te dépouillant de ton pouvoir immense,
Comme un simple mortel tu parus à nos yeux.

J'eus part à ton passage : en perdras-tu le fruit ?
Veux-tu me condamner à l'éternelle nuit,
Moi, pour qui ta bonté fit cet effort insigne ?
Tu ne t'es reposé que las de me chercher;
Tu n'as souffert la croix que pour me rendre digne
D'un bonheur qui me puisse à toi-même attacher.

Tu pourrais aisément me perdre et te venger.
Ne le fais point, Seigneur; viens plutôt soulager
Le faix sous qui je sens que mon âme succombe.
Assure mon salut dès ce monde incertain;
Empêche malgré moi que mon cœur ne retombe,
Et ne te force enfin de retirer ta main.

Avant le jour du compte efface entier le mien.
L'illustre pécheresse, en présentant le sien,
Se fit remettre tout par son amour extrême;
Le larron te priant fut écouté de toi.
La prière et l'amour ont un charme suprême.
Tu m'as fait espérer même grâce pour moi.

Je rougis, il est vrai, de cet espoir flatteur;
La honte de me voir infidèle et menteur,
Ainsi que mon péché, se lit sur mon visage :
J'insiste toutefois, et n'aurai point cessé
Que ta bonté, mettant toute chose en usage,
N'éclate en ma faveur, et ne m'ait exaucé.

cette règle, on aurait dû éviter de citer ce vers de Racine :

Lui-même d'aussi loin qu'il nous a vus paraître.
Bajazet, acte V, scène XI.

Cet exemple prouve précisément contre ceux qui l'allèguent; car dans l'édition originale, imprimée du vivant de Racine chez Trabouillet, 1687, t. II, p. 149, on lit dans ce vers *vu paraître*; et le verbe *paraître* est écrit ainsi par Racine, par exception et pour la rime. On doit donc se garder de rétablir ici l'orthographe du siècle de Louis XIV, et de mettre *paroitre*, comme dans les éditions de Didot pour le Dauphin, et dans tant d'autres.

Fais qu'on me place à droite, au nombre des brebis;
Sépare-moi des boucs réprouvés et maudits.
Tu vois mon cœur contrit et mon humble prière :
Fais-moi persévérer dans ce juste remords :
Je te laisse le soin de mon heure dernière;
Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les morts.

VII. — STANCES ¹

SUR LA SOUMISSION QUE L'ON DOIT A DIEU.

1694.

Heureux qui, se trouvant trop faible et trop tenté,
Du monde enfin se débarrasse!
Heureux qui, plein de charité,
Pour servir son prochain y conserve sa place !
Différents dans leur vue, égaux en piété,
L'un espère tout de la grâce,
L'autre appréhende tout de sa fragilité.

Ce monde, que Dieu même exclut de son partage,
N'est pas le monde qu'il a fait.
C'est ce que l'homme impie ajoute à son ouvrage,
Qui fait que son auteur le condamne et le hait.
Observez seulement le peu qu'il vous ordonne,
Et, sans cesse le bénissant,
Usez de son présent, mais tel qu'il vous le donne;
Et vous n'aurez rien fait qui ne soit innocent.

Crois-tu que le plaisir qu'en toute la nature
Le premier être a répandu
Soit un piège qu'il a tendu
Pour surprendre la créature ?
Non, non; tous ces biens que tu vois
Te viennent d'une main et trop bonne et trop sage;
Et, s'il en est quelqu'un dont ses divines lois
Ne te permettent pas l'usage,
Examine-le bien, ce plaisir prétendu,
Dont l'appât tâche à te séduire,
Et tu verras, ingrat, qu'il ne t'est défendu
Que parce qu'il te pourrait nuire.

Sans ses lois et l'heureux secours
Qu'elles te fournissent sans cesse,
Comment, avec tant de faiblesse,
Pourrais-tu conserver et tes biens et tes jours ?
Exposé chaque instant à mille et mille injures,
Rien ne rassurerait ton cœur épouvanté ;

¹ Matthieu Marais incline à penser que cette pièce est de Pavillon : mais le témoignage de madame Ulrich et l'antériorité de publication semblent prouver que cette pièce est de la Fontaine.

Et ces justes décrets contre qui tu murmures
Font ta plus grande sûreté.

Voudrais-tu que la Providence
Eût réglé l'univers au gré de tes souhaits,
Et qu'en te comblant de bienfaits
Dieu t'eût encor soustrait à son obéissance?
Quelle étrange société
Formerait entre nous l'erreur et l'injustice,
Si l'homme indépendant n'avait que son caprice
Pour conduire sa volonté!

ÉPITRES.

I.

A. M. D. C. A. D. M.

A MADAME DE COUCY, ABBESSE DE MOUZON¹.

1657.

Très-révérante mère en Dieu,
Qui révérente n'êtes guère,
Et qui moins encore êtes mère,
On vous adore en certain lieu
D'où l'on n'ose vous l'aller dire,
Si l'on n'a patente du sire
Qui fit attraper Girardin,
Lequel allait voir son jardin?

¹ Il n'y a dans l'original que les initiales; nous y avons ajouté l'explication, dont nous avons des preuves certaines. Claude-Gabrielle-Angélique de Coucy de Mailly fut abbesse du monastère des bénédictines de Sainte-Marie de Mouzon, depuis 1654 jusqu'en 1668, le redevint en 1678, et fut ensuite exilée à Malnoue par lettre de cachet. Voyez *l'Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, p. 12, 57, et 597; et *l'Histoire de la ville de Paris*, par Felibien, in-folio, t. II, p. 1518.

² Voici un passage de Fouquet dans ses *Défenses*, t. II, p. 269, qui sert d'éclaircissement à ceci: « Reste la mystérieuse déposition de Tabouret: il est revenu à charge de déposer contre moi; à quoi il était peut-être assez porté par le ressentiment de la mort du sieur Barbezière, frère du sieur Chemeraut, son gendre, lequel Barbezière étant venu à Paris pour faire les bourgeois de Paris prisonniers de guerre, par intelligence avec lesdits Tabouret et Chemeraut, ayant enlevé le sieur Girardin, le procès fut fait par mes soins, suivant les ordres du roi et de M. le cardinal, qui sont entre mes papiers. Ledit Barbezière fut condamné et exécuté à mort; lesdits Tabouret et son gendre enfermés à la Bastille, en vertu d'un ordre signé de moi. » Mathieu Marais nous apprend que Barbezière fut décapité le 4 octobre 1637, et que Girardin avait été enlevé en allant à Bagnolet, et mené à Bruxelles. Voyez le récit de cette affaire dans Monglat, *Mémoires*, t. III, p. 58, ou t. LI de la collection de MM. Petitot et Monmermé.

Puis le mit à grosse finance,
Les Rocroix¹, gens sans conscience,
Me prendraient aussi bien que lui,
Vous allant conter mon ennui.
J'aurais beau dire à voix soumise:
Messieurs, cherchez meilleure prise;
Phébus n'a point de nourrisson
Qui soit homme à haute rançon.
Je suis un homme de Champagne,
Qui n'en veux point au roi d'Espagne;
Cupidon seul me fait marcher.
Enfin j'aurais beau les prêcher,
Montal² ne se soucierait guère
De Cupidon ni de sa mère;
Pour cet homme en fer tout confit,
Passe-port d'Amour ne suffit.

En attendant que Mars m'en donne un, et le sine³,
(Mars ou Condé, car c'est tout un,
Comme tout un vous et Cyprine)
Je ne bouge; et j'ai bien la mine
De ne vous pas être importun.
Votre séjour sent un peu trop la poudre;
Non la poudre à têtes friser;
Mais la poudre à têtes briser;
Ce que je crains comme la foudre,
C'est-à-dire un peu moins que vous;

Car tous vos coups
Ne sont pas doux

Comme ils le semblent:
Le cœur dès l'abord ils nous emblent⁴;

Puis le repos, puis le repas,
Puis ils font tant qu'ils causent le trépas.

Je vis pourtant, à ne vous point mentir:
Que servirait de déguiser les choses?
Mais comment vis-je? et qu'il nous faut pâtir
Dans vos prisons, où l'on fait longues pauses⁵!

¹ C'est-à-dire les Espagnols, alors maîtres de Rocroy, et qui faisaient des incursions dans toute la Champagne. Fouquet, t. VIII de ses *Défenses*, ou t. III de la *Continuation*, p. 77, dit: « Ce furent ceux de Rocroy qui enlevèrent Girardin presque aux portes de Paris. »

² Montal commandait dans Rocroy pour l'Espagne; il jeta la terreur dans toute la Champagne. Les habitants de Reims avaient conclu avec lui une sorte de trêve, sans l'autorisation du roi; et sans l'avantage que remporta sur lui le comte de Grandpré, à la fin d'août 1637, il eût longtemps mis à contribution toute la province, jusqu'aux portes de Reims. Voyez Montpensier, *Mémoires*, année 1637, t. III, p. 194, édit. de Petitot, 1825, in-8°, t. XLII; et Monglat, *Mémoires*, t. III, p. 53, ou t. LI de la collection.

³ Sine pour signe, par licence poétique et pour la rime. Tous les éditeurs ont laissé ce mot ainsi; ce qui est assez singulier, car dans tous les autres passages de cette nature ils ont altéré le texte par des corrections intempestives.

⁴ Ils nous dérobent. *Embler* ou *ambler* est un vieux mot qui signifie prendre, voler, fuir, éviter.

⁵ VAR. *Poses* dans l'édition de 1671; et la Fontaine a écrit

II. — A M. PELLISSON¹.

AVRIL 1659.

Noires ne sont, et pourtant sont mieux closes
Qu'aucun châtel. Quand léans on se voit,
Pleurs et soupirs ce sont boutons de roses;
On n'en sort pas ainsi que l'on voudroit.

Aussi, quand on vous fit abbesse,
Et qu'on renferma vos appas,
Qui fut camus? c'est le trépas.

Que les champs libres on leur laisse
Un peu,
Je gage

Qu'on verra, s'ils sortent de cage,
Beau jeu.

Dessous la clef on les a mis
Comme une chose et rare et dangereuse;
Et pour épargner ses amis
Le ciel vous fit jurer d'être religieuse.

Comme vos yeux allaient tout embraser,
Il fut conclu par votre parentage
Qu'on vous ferait un couvent épouser:
Deux ans après se fit le mariage.
De s'y trouver votre bonté fut sage;
Sans point de faute Hymen en fit autant;
Mot ne sonnait; et, quant à moi, je gage
Que de l'affaire il n'était pas content.

Ce même jour pour le certain,
Amour se fit bénédictin;
Et sans trop faire la mutine,
Vénus se fit bénédictine:
Les Ris, ne bougeants² d'avec vous,
Bénédictins se firent tous;
Et les Grâces, qui vous suivirent,
Bénédictines se rendirent:
Tous les dieux qu'en Cypre on connoit
Prirent l'habit de saint Benoit.

Vous vêtir d'or, ce serait grand dommage,
Puisque en habits sans coûts et sans façon
De triompher votre beauté fait rage;
Si³ qu'à la cour elle en ferait leçon.
Pardonnez-moi si j'ai quelque soupçon
Que cet habit dont vous êtes vêtue,
En vous voilant, soit recéleur d'appas:
N'en est-il point dont il puisse à ma vue
Se confier? je ne le dirais pas.

ainsi par licence poétique, et uniquement pour la rime; car le mot *pause*, pour suspension, repos, s'écrivait alors comme aujourd'hui. Voyez le *Dictionnaire de l'Académie française*, 1696, in-folio, t. I, p. 124.

¹ Confondu, étonné.

² VAR. *Bougeant*, dans les éditions modernes, d'après la règle établie depuis, mais qui n'était pas constante du temps de la Fontaine.

³ Tellement qu'à la cour. Voyez la note ci-dessus, p. 520.

Je vous l'avoue, et c'est la vérité,
Que monseigneur n'a que trop mérité
La pension qu'il veut que je lui donne.
En bonne foi, je ne sache personne
A qui Phébus s'engageât, aujourd'hui,
De la donner plus volontiers qu'à lui.
Son souvenir, qui me comble de joie,
Sera payé tout en belle monnaie

De madrigaux, d'ouvrages ayant cours.
(Cela s'entend sans manquer de deux jours
Aux termes pris, ainsi que je l'espère.)
Cette monnaie est sans doute légère,
Et maintenant peu la savent priser;
Mais c'est un fonds qu'on ne peut épuiser.
Plût aux destins, amis de cet empire,
Que de l'épargne⁴ on en pût autant dire!
J'offre ce fonds avec affection;
Car, après tout, quelle autre pension
Aux demi-dieux pourrait être assignée⁵?

Pour acquitter celle-ci chaque année,
Il me faudra quatre termes égaux.
A la Saint-Jean⁶ je promets madrigaux,
Courts et troussés, et de taille mignonne:
Longue lecture en été n'est pas bonne.
Le chef d'octobre⁷ aura son tour après;
Ma muse alors prétend se mettre en frais:
Notre héros, si le beau temps ne change,
De menus vers aura pleine vendange.
Ne dites point que c'est menu présent,
Car menus vers sont en vogue à présent.
Vienne l'an neuf⁸, ballade est destinée:
Qui rit ce jour, il rit toute l'année.
Or la ballade a cela, ce dit-on,
Qu'elle fait rire, ou ne vaut un bouton⁹.
Pâques, jour saint, veut autre poésie:

¹ Cette pièce fut publiée avec ce titre: *Lettre à M...* et précédée d'une note ainsi conçue: « M... ayant dit que je lui devais donner pension pour le soin qu'il prenait de faire valoir mes vers, j'envoyai quelque temps après cette lettre à M... » Mathieu Marais et tous les éditeurs se sont trompés sur l'intitulé de cette épître; elle est adressée à Pellisson, et non pas à Fouquet ni à sa femme.

² C'est ainsi qu'on appelait le trésor public ou royal.

³ VAR. *Assignée*, dans les éditions modernes; mais la Fontaine a mis *assignée* à dessein, par licence poétique et pour la rime.

⁴ C'est-à-dire au terme qui échoit le 1^{er} juillet, selon l'usage des baux, placé à la Saint-Jean ou au 24 juin, et conformément à une locution vulgaire, nommé le terme de la *Saint-Jean*.

⁵ C'est-à-dire au terme qui échoit le 1^{er} octobre.

⁶ L'an neuf, c'est-à-dire le nouvel an ou le 1^{er} janvier. Voyez *l'Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, p. 26 et 47 à 54.

⁷ Vaut peu de chose. Expression proverbiale.